



Dans leur fauteuil, les analystes, depuis quelques décennies, ont pris coutume de se coller l'oreille au signifiant. Pour quelle fin ? Ici, vous êtes perplexes. Eux-mêmes... écrivent beaucoup là-dessus.

L'analyse, au départ, n'était pas conçue ni organisée pour être ainsi collée au signifiant. Un grand intérêt était porté aux représentations, non seulement de mots, mais d'images, etc..

Cette évolution réductrice peut être prise dans deux acceptions contradictoires, lesquelles coexistent :

– d'une part, une réduction de la pratique : dans l'état actuel des choses, les analystes lacaniens que nous connaissons n'analysent rien du tout ! C'est le transfert pur et simple. Leurs interprétations ne consistent en rien d'autre qu'à ce fait d'avoir l'oreille collée au signifiant.

– et d'autre part, l'intérêt de cette évolution est que toute une série d'anthropomorphismes du Freudisme originel se sont trouvés déterritorialisés. Je le regrette. Je préférerais que, au contraire, cela soit de plus en plus anthropomorphique, animiste pour que l'on en arrive à des références comme celles des religions africaines, car on rendrait mieux compte, ainsi, du fonctionnement de l'inconscient.

Cependant, nos sociétés psychologisées, psychologisantes étant ce qu'elles sont, peut-être y a-t-il là une évolution intéressante. En particulier, le seul élément globalement positif de l'évolution du Lacanisme, c'est cette fonction de l'objet a qui subsume toutes les théories de l'objet partiel – réduction qui a été poussée à son comble : tous les objets incarnés (sur le corps, sur la sexualité), tous ces objets originaires de la psychanalyse sont devenus des algorithmes, des mathèmes.

Réduction intéressante, si l'on conjugue les deux mouvements : prise en compte d'objets hyper-déterritorialisés comme ceux vers lesquels la théorie lacanienne de l'objet a tendait et, au niveau du voir et de l'écoute, de toute une série de relations non-directement saisissables, ici et maintenant, dans la corporéité ; et si on les fait servir, précisément, à la description d'une vision beaucoup plus anthropomorphique où il serait possible d'imaginer ce que sont les « théories de l'inconscient » dans les sociétés primitives, parmi les psychotiques, chez les enfants, etc..

Il faudrait donc une conjugaison de ces deux mouvements : toujours plus de déterritorialisation pour rendre compte de ce que sont les modes territorialisés de subjectivation.

Ici, nous disons : il y a quatre types, non pas d'objets, mais d'entités qui peuplent l'inconscient. Le signifiant n'est pas là comme pure catégorie qui rendrait compte de tout et de rien. Il y a quatre types d'entités : l'être-pour-soi que j'ai appelé la *syntagmatique existentielle*, les *qualités sensibles incorporelles*, les processus concrets – systèmes vivants ou *praxis machinique*, les réalités abstraites ou *machines abstraites*.

Mais cela voudrait-il dire que nous sommes passé à quatre termes alors que les Freudiens en avaient deux (ou trois selon les topiques). Ou bien, tel Charles Sanders Peirce qui avait tout triadé jusqu'à atteindre 52 éléments de base, aurais-je ainsi poussé les choses, faisant un quadriadisme. Non, parce que ces quatre types d'entités participent d'une vision qui demeure moniste, rassurez vous ⁽¹⁾ : ces quatre entités – ou intensités – inscrites sur le plan de consistance, dans ce monde de réalités machiniques abstraites (un monde sur lequel ni les machines, ni les représentations – et encore moins la syntagmatique existentielle – n'ont de prise) ont quatre modes d'existence – quatre dimensions.

Cette considération devient importante à partir du moment où, dans la problématique du transfert, nous tentons d'examiner non pas ce qui se passera au sein d'un agencement, mais entre plusieurs agencements. En effet, les entités sous-ensemble d'un agencement peuvent parfaitement fonctionner dans un autre agencement. Mais aussi, par exemple dans la valence identique de la syntagmatique existentielle, ce même élément peut fonctionner comme entité d'une praxis machinique ou d'un phylum sémantique. Il leur faut donc à ces entités une sacrée capacité d'être polymorphiques puisque ce qui peut être vécu dans le rapport binariste être/néant ⁽²⁾ de l'appropriation syntagmatique, peut fonctionner ailleurs dans une relation représentative machinique.

Un exemple simple, immédiat : vous avez un territoire paternel existant syntagmatiquement, écrasé, inerte sur son fauteuil devant la télévision à perte de temps. Il ne se passe rien. Le rapport de représentation avec la télévision ne va pas loin et il ne fait rien nulle part dans le système considéré. Or, il peut se faire que cette même entité (là, territoire paternel) fonctionne bel et bien dans un système de représentation pour un autre type d'agencement (qui ne sera pas forcément un individu, mais peut-être un groupe : la famille, le groupe des enfants ou le groupe des voisins) comme quelque chose qui va faire proliférer des lignes poétiques, des affects, des représentations très riches ; ou fonctionne rigoureusement comme dans une série machinique : par exemple, pour la machine de l'Assistanat social. Ces corps inertes syntagmatiquement, sont parfaitement articulés et fonctionnent très bien dans tel ou tel système de machines.

Le même type d'entités fonctionne dans différents agencements, à différentes positions, et c'est ce qui me fait dire qu'elles ne sont pas des entités distinctes les unes des autres mais des modalités d'un même type d'intensité.

Or donc, nos quatre inconscients : *l'inconscient représentatif* (classique et breveté), *l'inconscient processuel* (celui des machines concrètes, fonctionnant dans tous les systèmes de machines – techniques, institutionnelles, économiques, etc.), *l'inconscient existentiel* ⁽³⁾ et *l'inconscient de l'être machinique* (l'inconscient du plan de consistance) ne sont pas du tout des régions autonomes. Ce sont des régions qui s'entrecroisent complètement et qui constituent un rhizome d'articulation, d'ouverture créative – constante possible de ces éléments de l'inconscient.

Dans la vision mondaine que nous avons des choses, ces entités n'apparaissent pas et l'on peut avoir une vision plate, béhavioriste des choses, considérer que ce qui compte ce sont les mouvements, les relations, faire une réduction générale et ne pas tenir compte de ces différentes entités que sont les entités machiniques, les entités représentatives, les entités syntagmatiques existentielles et le réel ou surréel machinique abstrait. La schizoanalyse est un processus qui tend à discernabiliser ces entités et à considérer qu'il est différent d'avoir affaire à une image, une représentation comme un visage avec des traits de visagité et d'avoir affaire à un autre vivant machinique – même si le visage est collé sur le même individu et si les activités – la praxis – de l'individu semblent coïncider. En réalité, on a toujours un découpage à faire entre ce qui est l'appropriation existentielle (l'auto-appropriation ou l'appropriation collective existentielle) du corps, d'un territoire, d'une perception, etc. à ce niveau là ; le niveau de ce qui en est représenté (les identifications, les images, ce qui circule dans les contenus sémantiques de la communication) ; et ce qui fonctionne « pour de bon » au niveau des machines concrètes. En effet, ce qui peut fonctionner à travers le discours d'un individu, à travers son comportement peut ne pas coïncider du tout avec ce qui est identifié comme étant son individu, son visage, son acte... Par exemple, un acte manqué, de ce côté là peut appartenir à un autre agencement : l'agencement du fait que cela ne va pas dans l'école, la famille ou le quartier, et en même temps être totalement décalé par rapport à la totalité personologique à qui l'on demande des comptes : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Si l'enfant était en position schizoanalytique il dirait : « Pourquoi j'ai fait cela ? Mais je n'ai pas fait cela ! » C'est généralement ce qu'il dit d'ailleurs, mais on ne l'écoute pas : « Mais c'est quand même toi qui l'as fait ! »

— Non, je n'ai pas fait ça parce que c'est un autre agencement qui l'a fait, qui a été pris en sous-élément là-dedans. »

On peut désigner les quatre inconscients ainsi : l'inconscient de Sartre, celui de Freud, celui de Breton et le nôtre. Le niveau de l'inconscient absolu est, comme diraient les surréalistes, celui des hasards objectifs. Et ce qui est fondamental, c'est que c'est cet inconscient absolu qui rend compte du fait que l'on a affaire à un agencement vrai avec un noyau d'agencement qui articule les différentes intensités, ou à un agencement fictif, à savoir que chacun de ses éléments renvoie en réalité à d'autres types d'agencements et que ce qui apparaît être dans un tableau mondain comme un agencement, n'en est pas un.

Des gens, parfois, viennent m'embêter avec leurs questions : « Alors, La Borde ? ». Mais, c'est quoi La Borde, au fait ? Est-ce un agencement ? Probablement pas. Sans doute y a-t-il un tableau, un lieu-dit. Mais un tel entrecroisement d'agencements ne permet pas de qualifier de façon pertinente une entité comme telle. Il s'agira donc de déqualifier, de désémantiser, de désyntaxiser les tableaux, non seulement du sens commun (à savoir le surmoi du sens commun qui demande des comptes aux entités qui sont devant lui, pensant que ce sont des agencements mais aussi du sens idiosyncrasique : ce serait encore davantage l'instance du surmoi, et dire que c'est bel et bien moi qui ai fait ça, aussi incroyable que cela paraisse ! Justement, la question est de ne pas le croire, défaire le sujet. Là, je est un autre, ce dont on a une aperception dans le rêve ou dans une expérience de la drogue ou dans une expérience passionnelle délirante : qu'est-ce que « je » et le reste ? Ça peut partir vraiment dans tous les sens et l'on s'aperçoit alors que le sens idiosyncrasique peut être aussi fictif que le sens commun, et même y faire ce que j'appellerai le sens armé d'une théorie, d'une vision scientifique, religieuse ou autre.

La cartographie des agencements met en question le sens commun et le sens idiosyncrasique, mais pas au nom d'un sens scientifique armé. Au nom d'une cartographie mais qui est spécifique à quoi ? C'est là que la question se pose en d'autres termes : on n'a pas d'objectivité, les entités appartenant aux agencements ne relèvent pas du principe d'identité. Pouvant changer de visage, être polymorphiques, n'appartenant pas aux systèmes de coordonnées spatio-temporelles, elles peuvent jouer sur différents tableaux et ne répondent pas au principe de contradiction (ni d'ailleurs au principe de cause efficiente).

Ces entités sont, quelque part, porteuses de leur propre système référentiel. Et les cartographies qui vont rendre compte d'un type d'agencement seront totalement modifiées à partir du moment où il y aura interaction d'un autre agencement. Il n'y a pas de science générale des cartographies. Il n'y a pas de topique des topiques. Pas de topique générale. Ceci est une rupture très marquée avec non seulement les perspectives freudiennes, mais aussi avec toutes les perspectives systémistes.

La question ne se pose jamais uniquement de savoir ce qui est donné dans la constitution du donné schizoanalytique, puisqu'il faut élaborer le donné à travers les tableaux mondains. Ne pas seulement se poser la question : « Qu'est-ce qui est donné ? » mais : « D'où est-ce que c'est donné ? De quel agencement ? Qu'est-ce qui est donné = est-ce que ça appartient à tel, ou tel, ou tel agencement ? » Mais du même coup, la question se pose : « À qui ? Par quel agencement est-ce donné ? » Et c'est ce que j'appellerai : *la question des agencements de transfert*. L'axiome concernant ces agencements de transfert serait un principe d'incertitude : *l'agencement de transfert, par essence dénature les données*. Tout ce qui intervient comme agencement de transfert, par définition, ne nous donne pas accès à un donné originel. Il y a dénaturation par les rapports inter-agencements eux-mêmes. Voilà qui est facile à comprendre dans nos profession : le symptôme du petit Hans en famille est totalement dénaturé à partir du moment où le père en parle avec Freud, constituant potentiellement un agencement analytique. C'est d'ailleurs tellement vrai qu'il n'en avait

pas de symptôme phobique et que celui-ci apparaît à partir du moment où la chanson analytique (le) cristallise. On pourrait imaginer qu'il y ait translation d'un même symptôme. Du moment que quelqu'un vient vous parler de quelque chose, ce n'est évidemment plus le même quelque chose. Ainsi, du moment que vous racontez ou écrivez au réveil un rêve, ce n'est évidemment plus le même rêve : une interaction d'agencements change les données. C'est un principe radical : *il n'y a aucun principe de constance de ces données qui sont constitutives des agencements.*

Ce principe va nous permettre d'amorcer la question du transfert qui devient, dans cette perspective, la question des agencements de transfert. Il ne s'agit pas d'un transfert sur un analyste, d'un transfert qui met en jeu la personne, les identifications, mais d'un agencement de transfert qui, entrant en jeu, interaction ou connexion, avec un autre agencement change non seulement les données de l'agencement objet, mais aussi ses propres données d'agencement de transfert. C'est une problématique que l'on avait évoquée avec celle des composantes de passage et que l'on va reprendre maintenant beaucoup moins globalement en fonction des quatre types d'entités constitutives des agencements.

Nous aurons donc quatre types de transferts :

- *un transfert existentiel* qui met en jeu, d'un agencement à un autre, ce type d'entité comme entité commune.
- *un transfert paradigmatique* qui met en jeu ces phylum significatifs.
- *un transfert machinique ou praxique.*
- *un transfert d'univers.*

Le transfert existentiel

Sa ritournelle, son mot d'ordre est le « il y a ». C'est le circuit de l'ipséité sartrienne et en même temps, c'est le contraire du transfert, l'anti-transfert par excellence. En effet, c'est le donné, la perception immédiate de la pure hétérogénéité – non seulement celle de l'être donné mais encore et à commencer par celle de l'être à soi-même. Et l'on s'aperçoit que les termes de Sartre ne sont là qu'à titre d'emprunt, qu'il y a écrasement total l'un sur l'autre à ce niveau tangentiel limite du transfert existentiel entre le pour-soi et l'en-soi : l'opacité du pour-soi est tout aussi totale que l'opacité de l'en-soi à ce niveau et c'est la même. Cette fusion de l'en-soi et du pour-soi, nous l'avions évoquée aussi précédemment comme économie du trou noir, comme effondrement de l'appropriation existentielle.

Donc, c'est le transfert du non-transfert, le niveau où il n'y a pas d'affects : il ne se passe rien avec l'univers, ni avec Dieu, ni avec qui que ce soit. Pas de machine, rien ne fonctionne, c'est le corps sans organe total, sans organe machinique et il n'y a pas de sens : non-sens, nausée sartrienne... Cette donnée de l'altérité brute est sans doute marquée par une certaine assomption historique et là il faudrait remonter au moins à Saint-Augustin, Saint-Anselme, Descartes, Malebranche, Maine de Biran, Bergson, Sartre, pour voir comment on en est venu à cette aperception du transfert anti-transfert, à savoir qu'il y a une donnée qui est totalement sans prise ni sur Dieu, ni sur le sens, ni sur aucune machine. C'est un objet fondamental de notre problématique de l'inconscient.

Ce monde vidé de sa substance – machinique et sémantique – n'en fonctionne pas moins au sein des agencements, et c'est là qu'il y a démarcation avec les perspectives sartriennes.

C'est que lui, sur lui-même, il n'a rien à dire à personne, rien à faire, il est sur son fauteuil. Mais pris dans l'agencement, il fonctionne comme une sorte de machine infernale qui sera une machine

de persistance, un principe de répétition – qui nous fera peut-être mieux saisir ce que Freud visait avec la pulsion de mort. On pourrait dire qu'il fonctionne sur le mode d'un Fort-Da ontologique, d'une pure coupure. Le fait d'avoir à être confronté avec de l'être-là (oui j'existe, oui il y a de l'être-là) à un certain niveau de vidage des significations et des machines, fonctionne purement et simplement comme coupure binaire : il y a de l'être, il y a quelque chose. C'est le cogito schizo-phrénique dont Descartes a fait la description de façon magnifique et c'est, évidemment les descriptions sartriennes, le binarisme de l'être et le néant : il y a, il n'y a pas. Mais c'est aussi quelque chose qui fonctionne dans le tissu de la problématique psychopathologique, en ce sens que cette découpe du vide et du néant se fait toujours au compte de quelque chose qui n'est ni de l'être ni du néant, mais qui est du trou noir, un heurt brutal d'être/non-être et c'est cela qui fait la découpe figure/fond dans le registre de la représentation, territoire/non-territoire, et c'est cela qui fait la découpe du présent avec les rémanences du présent : le présent comme territoire, la présentification territoriale avec le vide passé-futur ; c'est encore cela qui fait la découpe entre l'être-là et la représentation, la matière morte et la vie ; et surtout le fait que l'on peut toujours tout découper en relations binaires formelles (existant/non-existant, forme/non-forme). Les entités binaires discrètes qui ont été celles de la linguistique structuraliste furent reprises par Lacan voyant quelque part les serres du signifiant dans cette pure potentialité d'une binarisation totale de la représentation de tous les systèmes machiniques, de tout ce qui peut se donner à être comme contenu du langage. Retenons simplement que cette réduction persistentielle – le fait que l'on y revient toujours. À quoi ? – Il y a... il n'y a pas... il y a... rien à dire – se jouera sur le versant des phylum sémantiques comme réduction binariste. On peut toujours tout réduire et tous les contenus sémantiques, quels qu'ils soient, peuvent toujours être réduits à ce système binaire +/-, système d'opposition distinctive, fonçant vers la théorie de l'information.

De l'autre côté, c'est la réduction mécaniste par laquelle on peut toujours tout ramener à une problématique de logique vrai/faux, sans tenir compte des logiques multivalentes ni des logiques du flou. Et, principe de raison suffisante, on peut toujours ramener à une saturation de causes et d'effets pour rendre compte de cet être-là. Donc d'un côté, réduction binariste formelle, pur formalisme vide, et en même temps écrasement de la multiplicité animiste des esprits vers un monothéisme, vers un réductionnisme binariste de pur être-là divin. Il peut garder certains caractères d'affects quand il s'agira de religions bouddhistes et autres, mais il pourra être aussi une religion capitaliste de pure relation d'appropriation. C'est alors que surgissent toutes les tentatives consistant à réduire le monde en systèmes purement de relations dans la durée, dans l'étendue, ou dans le béhaviorisme pour les théories comportementalistes qui participent de ce même vecteur. Mais cette position d'appropriation syntagmatique, d'appropriation existentielle, de réduction capitaliste, monothéiste c'est aussi une position d'agencement. Et j'ai dit précédemment qu'elle peut très bien jouer dans un autre registre. C'est-à-dire que cette même position, ce même *ground*, ce même fond de conscience/inconscient, c'est le conscient de l'inconscient.

En ce sens que cette conscience d'appropriation, comme elle n'a rien à dire, n'a pas de contenu, et comme elle n'a pas de contenu, est inconscient. La conscience s'identifie totalement à ce niveau à l'inconscient.

Mais, dans la mesure où elle fonctionne avec les autres registres à l'intérieur d'autres agencements, c'est elle qui procède à des reterritorialisations et à ce qu'on peut appeler des prises de conscience : on prend conscience des contenus, des machines, etc., à travers cette appropriation. C'est la fonction de persistance, de prise d'être, de prise de territoire. À ce niveau de jeu désespéré de la persistance, le fait qu'il y a ce type d'entité peut être dans notre problème de transfert conçu comme fonction de répétition du symptôme, fonction de répétition dans le transfert, territoire cerné à l'infini. C'est pourquoi nous avons localisé de ce côté là la phobie, l'obsession et l'hystérie. Le travail de Sisyphe qui consiste à reprendre toujours cette question de l'appropriation quelque part ne s'approprie rien ou quelque chose qui est la fuite même de tout contenu et de

tout phylum machinique. C'est quelque chose qui peut être conçu comme pulsion de mort. En effet, tout ce qui a été décrit phénoménologiquement comme relevant de la pulsion de mort dépend de ce registre, sinon précisément qu'il ne s'agit pas d'une pulsion ni d'une entité particulière, mais de quelque chose qui peut s'articuler, qui peut fonctionner aussitôt dans un autre agencement et retourner sa veste : ce qui est vécu comme répétition, pulsion de mort, sans sublimation, sans médiation d'aucune sorte peut, pris dans un autre agencement – miraculeusement peut-on dire – apparaître comme n'ayant jamais été pulsion de mort et fonctionner tout à fait dans un autre sens : soit un sens machinique, soit un système de représentation, soit un système de machines abstraites.

Ce transfert existentiel dans l'analyse est fondamental car, quelque part, c'est sans doute la psychanalyse qui l'a poussé à un pareil degré. Peut-être aussi faudrait-il chercher dans l'histoire des courants religieux, mystiques et autres... Mais à ce niveau de pureté, de nettoyage des contenus machiniques et significatifs, c'est quand même une avancée extraordinaire que de l'avoir fonctionnalisé à ce point ! En ce sens que ce qui fonctionne derrière le baratin de l'interprétation, derrière tout ce que se raconte le psychanalyste pour ne pas mourir d'angoisse ⁽⁴⁾, c'est ce transfert. Ce qui compte dans la psychanalyse des psychanalystes d'aujourd'hui ⁽⁵⁾, c'est le fait qu'ils sont là... simplement... les séances se répètent. Ce transfert peut jouer dans un double effet ⁽⁶⁾ :

– un effet de circonscription de toutes les segmentarités antérieures : à partir du moment où je suis venu là, tout ce qui était mes territoires antérieurs a changé. En quoi ? Ah ! ça je n'ai rien à en dire, puisqu'on ne peut rien en dire. Il suffit de répéter, répéter la même phrase et faites le vous verrez ça change tout. Et c'est vrai ça change tout parce que ça intervient à ce niveau de transfert existentiel.

– un effet de brisure signifiante totale, comme le miroir brisé. C'est ce qu'on appelle le transfert psychotique avec la contre-indication bien connue.

Ce transfert existentiel peut globaliser l'ensemble des territorialités pour le massifier, pour le prendre, littéralement, dans une sorte de chape, ou alors s'infiltrer totalement dans tout ce que sont les systèmes antérieurs, les articulations antérieures qui jouaient entre les segmentarités. Alors il envahit le temps, les rapports de temps, d'espace, de perception, il s'infiltrer partout.

Cette relation de répétition de l'être-là dans le transfert psychanalytique éclaire et, évidemment, pousse à son comble quelque chose qui existe, bien sûr, par ailleurs dans la religion, mais aussi dans les relations conjugales, dans le narcissisme. Mais ces relations étaient prises dans un registre de relative vie privée ou de vie religieuse intime alors qu'ici cela va être pris dans une relation commerciale, dans une relation sociale publique.

Donc voilà : ce transfert existentiel, c'est le transfert freudien dans toute son horreur et c'est lui qui faisait dire à Freud à la fin de sa vie : « Mais enfin ! Il y a quelque chose qui ne colle pas dans l'analyse » (analyse terminée, analyse interminable).

Mais le transfert « présentable » des psychanalystes, c'est le transfert paradigmatique.

Et là, on n'est déjà plus tout à fait dans le transfert lacanien (le transfert de répétition). On est dans le transfert « bon enfant », dans le monde de l'objet des hauteurs, le fait qu'une chose veut dire une autre chose qui renvoie à une autre qui renvoie à une autre. L'on est devant une sorte de machine particulière, les phylum sémantiques fonctionnant sous la loi suivante : *la redondance y précède l'existence*. La pure redondance formelle, quelque part, est prête à s'incarner, à habiter quelque chose : un lieu, un animal, un objet. Mais elle précède son incarnation et son mode de fonctionnement. Ce qui est merveilleusement décrit dans tous les contes, les mythes : un esprit rode qui se dit : « Où est-ce que je vais bien pouvoir me loger... là ça ne va pas... ici on a cassé

le verre... je vais aller loger ailleurs. » La redondance, l'esprit précèdent le lieu où s'incarner, la machine où fonctionner.

Ce monde des identifications est celui de la personnologie, de la surdétermination et celui qui donne toujours des systèmes d'équivalence, d'écho entre les qualités sensibles, les qualités abstraites, etc..

Il est en même temps parfaitement ambigu, parce qu'il peut, d'un certain côté, s'écraser vers une transistance purement binaire et se réduire à un pur formalisme d'articulation, se vider de ses propres contenus sémantiques et se déconnecter de tous les systèmes machiniques ; mais il peut aussi aller dans l'autre sens et prendre consistance d'univers ; à travers les systèmes machiniques abstraits il peut aussi se mettre à fonctionner, rentrer dans des fonctionnements machiniques et articuler les quatre niveaux de l'agencement. Comment ? Justement dans la mesure où un plan, une entité de représentation fonctionnant dans un autre agencement peut parfaitement fonctionner à titre de répétition machinique et non plus à titre de répétition représentative.

Ce qui compte ce n'est évidemment pas ce que ce transfert paradigmatique met en jeu comme système d'identification ou même de suggestion, c'est que les éléments qu'il met en jeu rentrent dans un agencement qui va fonctionner sur un plan machinique, et ainsi on peut très bien imaginer que Schréber ou Artaud emploient des notions tout à fait personnologiques (le père, la mère, etc.) mais dans une machine – en l'occurrence une machine d'expression littéraire – où ils les font jouer différemment.

Le transfert machinique

C'était déjà dans l'inconscient machinique le niveau du « ça marche ». Là, le référent machinique précède toutes les significations, toutes les appropriations existentielles. Il y a un niveau du « ça marche » machinique qui est donné comme tel et trouvera les propres moyens d'alimentation de son « ça marche », indépendamment de la façon dont tu le qualifieras ou pas. Il y a donc un « ça marche » transférentiel et, que tu sois systémiste, psychanalyste ou épicière du coin, de toutes façons un transfert se déclenche et, en tout état de cause, ça marche, ou ça ne marche pas, ou ça s'arrête de marcher. Parce que c'est pris dans une économie d'agencement qui met en jeu des systèmes machiniques par eux-mêmes capables de métaboliser ce que sont les points-signes – qui ne fonctionnent pas sous le régime des signifiants ou celui binariste de l'information, mais qui fonctionnent directement avec des moyens de sémiotisation en prise sur la réalité même. C'est ce que j'ai appelé des moyens diagrammatiques. Auquel cas, ça marche. Par exemple des processus révolutionnaires marchent et relativement bien dans un sens libérateur. Ils peuvent avoir comme têtes conscientes des gens qui tiennent des discours totalement imbéciles, mais de toutes façons, quand ça marche, ça marche, et indépendamment de ce qui est incarné dans ces systèmes. Il ne s'agit pas d'information, il s'agit vraiment de ce que j'ai appelé les points-signes. Les points-signes rentrent dans le fonctionnement même de la machine et dans l'économie même du système sont capables d'absorber non seulement des informations et éventuellement des représentations, mais les éléments même machiniques d'autres systèmes machiniques. « Quand faire-signé, c'est faire »...

Ceci dit, ce même transfert machinique a son retour de manivelle. Ce n'est pas non plus le point d'arrivée idéal, parce qu'il peut, lui aussi, en tant que tel, faire un effet d'anti-machine : très concrètement, le fait que ça se mette à marcher dans un domaine (dans la séance ou dans un fonctionnement quelconque) se met à empêcher de marcher d'autres systèmes qui déjà fonctionnaient ou auraient pu fonctionner potentiellement. Donc, ce même système machinique peut très bien se mettre à fonctionner comme système paradigmatique se bloquant plus ou moins, ou comme transfert d'appropriation syntagmatique totalement inerte de pulsion de mort.

Transfert d'univers

Là c'est Dieu parce que vraiment on n'a pas de prise ! Ça tombe du ciel : « indépendamment » de toute représentation, de tout système de syntagmatique existentielle (que ce soit là ou pas là...), de tout machinisme concret, une nouvelle constellation d'univers surgit « objectivement » (compte tenu qu'il n'y a pas de sujet pour dire que c'est un objet). Il y a mutation d'univers. J'en ai déjà beaucoup parlé à d'autres niveaux ⁽⁷⁾, prenant les exemples de la musique baroque – surgissement d'un univers musical –, de la chimie à 37°, et du Concorde... ça tombe de l'histoire, ça marche et puis maintenant... Il était schizophrène pendant quinze ans et puis un beau jour ne l'est plus. Cela vient d'où, ça ? Il n'y a pas eu de thérapie ou de médicaments ou même de machines, mais il y a un autre type de constellation qui fait que l'agencement change complètement.

Sans arrêt, l'on est confronté dans ce phénomène de transfert à cette question : « À quoi a-t-on affaire ? Où met-on les pieds ? De quel niveau relève le donné que l'on est censé analyser ? »

F : J'essaye d'avancer sur un point : tout ce qui est cogito, territoires sensibles, appropriation de territoires, disons rapports éthologiques négociés, médiatisés dans le champ humain ne se rapporte pas du tout pour moi justement à un être-là donné comme ça. C'est précisément pour tenter de reprendre à la fois la phénoménologie sartrienne et pour la défaire. En effet, je n'ai cessé de dire que ces éléments qui apparaissent comme conscience non-thétique, comme arrivée, comme impasse totale, que ces mêmes types d'éléments, pris dans un désagencement ou dans un réagencement, fonctionneront totalement comme un autre type d'entité. Mais il reste vrai que, à ce niveau, c'est le cul-de-sac ou alors ils sont dans une fonction réductrice capitaliste binaire « il y a/il n'y a pas » « c'est à moi » « c'est je » – quelque chose qui est au-delà même du délire de jalousie, pour autant qu'il a un contenu, mais il peut n'avoir aucun contenu. « Tu es jaloux de quoi ? » Il ne peut même plus rien articuler. Tous ces modes d'appropriation qui font que « ça c'est mon territoire, ça je reconnais bien », ces éléments qui sont le « ground », le fond de la subjectivité peuvent se défaire, se détruire pour être pris dans une économie de trou noir telle que l'on a les mécanismes réitératifs de l'obsession, de la phobie, de l'hystérie. Et en même temps, ils peuvent donc faire une sorte de déterritorialisation brutale ou alors ils peuvent totalement s'organiser et l'on s'aperçoit que ce qui fonctionnait comme territorialité quasi animale peut tout à fait fonctionner dans d'autres registres machiniques, etc..

Ce n'est pas du tout pour faire une logique inhérente à une strate existentielle mais pour montrer que cette conscience inconsciente de l'appropriation peut parfaitement basculer par ailleurs. Bien entendu, il ne s'agit pas de l'identifier comme conscience de l'individu, c'est aussi la conscience de groupe, d'institution, tout ce par rapport à quoi va se jouer ce mécanisme de rabat, de réappropriation. Et quand on est dans cet innommable de l'appropriation syntagmatique, parce que, du coup, elle tend à lester toutes les autres dimensions, mécanisant les machines, binarisant les sémantèmes, déconnectant tous les univers machiniques, c'est un agencement qui devient un désagencement. Quelque part, précisément, ce n'est plus un agencement.

X : Oui, c'est l'instant sans histoire, c'est la brutalité, le surgissement... Je crois qu'il y a un rapport au temps très important là... Le maintenant... Le tout de suite se présente à nous de cette façon brutale. Alors on le réagence comme on peut, mais le maintenant est une agression.

F : Quand tu vis le tout de suite, quand tu vis le maintenant. Heureusement, tu ne le vis pas souvent.

X : Oui c'est ça, heureusement il y a des filtres extraordinaires qui nous permettent de le filtrer avec ces trois autres dimensions, autrement on en crève dans les trois minutes...

D : J'ai l'impression que tu reprends des systèmes sur lesquels on a fonctionné et qui me déplaisent maintenant. Ce que tu avances – le mécanisme de défense contre la déhiscence absolue du maintenant –, ce n'est pas vrai, ça ne marche pas comme ça. Je veux dire : on ne se détend pas contre une déhiscence, on ne s'organise pas contre une déhiscence ou autour d'une déhiscence, on n'est pas en train de combler un trou. J'ai l'impression que tu reprends la forclusion, et on mettrait des tas de choses par-dessus. Quand tu parles, voilà ce que ça m'évoque alors que toute la démarche que l'on essaye de faire, c'est d'opérer mentalement différemment, de disloquer ces catégories et de repenser ça autrement. Tu es en train de refermer l'ouverture que l'on tente d'avoir quand on a des gens en face de soi ou quand on a soi-même à « soigner », ce qui arrive le plus souvent. Quand on y arrive...

F : J'insiste sur cette idée que la répétition qui est à la base de la pulsion de mort chez Freud ne renvoie pas à une instance qui la fonderait comme répétition dans un statut ontologique, mais cette même répétition, réagencée ailleurs en fonction d'une constellation d'univers ou...

D : Écoute, par exemple, moi je dirais à X : « Change de place ou change de pièce ou vas à Beaubourg voir... » et puis il n'y aura plus de maintenant. Tu vois, il faut changer quelque chose, mais il ne faut pas croire que tu combats continuellement contre une déhiscence, ce n'est pas vrai.

E : C'est important. Je crois que je comprends un peu ce que veut dire D. Il y a un endroit où une « mythologie » de l'intensité absolue et du maintenant devient stratégie de l'absence et de la forclusion, etc.. Or, en développant d'un autre côté, c'est le côté « construction » du il y a. Le il y a n'est pas une donnée irréductible ou résiduelle, c'est quelque chose de construit. Il faut donc le mettre sur le même plan que les trois autres dimensions.

F : C'est un tableau mondain et il s'agit de savoir s'il coïncide avec un agencement ou pas.

E : Ce qui est intéressant puisque tu faisais allusion au cogito schizo de Descartes, c'est de voir dans le texte fondateur de ce cogito, *les Méditations*, comment s'y prend exactement Descartes pour le construire : d'un côté, il a toujours les épaules collées à Dieu, c'est l'argument ontologique, et puis d'un autre côté il y a cette exclusion qu'il est obligé de réitérer deux ou trois fois par rapport à la folie. Cela est absolument fondamental parce qu'il se fait cette sorte d'objection en disant : « Bon ! je suis là avec ma robe de chambre, avec ma pipe, en face mon poêle, donc je suis là, je suis là. Simplement, je pourrais être suffisamment fou pour m'imaginer être là alors que je suis ailleurs ou que je ne suis pas. » Donc il y a cette sorte d'exclusion perpétuelle.

F : Et là on voit bien le rapport binaire !

E : Absolument ! On ne peut pas comprendre la construction du cogito dans le texte cartésien sans cette exclusion de la folie.

G : Comment y a-t-il un certain nombre de données de type capitalistique qui peuvent essayer de rabattre et de maintenir la binarité ? C'est là l'endroit où ça m'intéresse, car c'est très difficile à redistribuer autrement, en particulier quand tu t'adresses à toute une série de couches sociales.

F : Mais alors là c'est un très gros développement puisque cela met en jeu à la fois les constellations d'univers qui tendent à se référencer en tant que telles comme *un* univers avec ses propres coordonnées : tout se rapporte à tout, avec donc la menace d'un équivalent généralisé. Les différents phylum techniques, sociaux, scientifiques tendent à aller vers la construction d'une axiomatique générale. C'est donc en même temps l'équivalence de tous les systèmes de valorisation avec un système d'équivalent général sur le plan économique qui font qu'à un certain moment cela devient vrai que tout équivaut à tout et donc, dans ce cas-là, tu arrives à une tangente qui est soit la folie de Sade...

Notes

1. Heureusement, sinon j'aurais des ennuis avec Deleuze. Ce serait terrible si je dérivais en dehors du Spinozisme de base !
2. Être/Néant au sens le plus sartrien : être-là dont il n'y a rien à dire d'un point de vue des contenus représentatifs et dont il n'y a rien à faire, rien à articuler du point de vue des phylum machiniques, aucune synapse, d'aucun côté.
3. Il faudrait voir d'ailleurs si c'est bien de celui-là dont parlait Sartre.
4. Il faut bien qu'il se raconte quelque chose, parce que sinon comment pourrait-il continuer à faire une chose pareille... même en étant bien payé !
5. Plus les lacaniens d'ailleurs que les autres.
6. Les deux aspects, bien que paraissant contradictoires, peuvent coexister.
7. Cf. Textes antérieurs.

